

Denis Rudler
www.denisrudler.net

LETTRES RESTANTES

De Valérie à Henri,
Paris, le 2 novembre 2003.

Monsieur,

J'ai longtemps hésité avant de vous adresser cette lettre. Je me suis souvent arrêtée en l'écrivant. J'avais l'esprit vide, le stylo en panne. Mon frère me pressait, mais il refusait de l'écrire lui-même sous le prétexte que je suis une littéraire et lui un scientifique. J'ai toujours eu plus de facilités que lui pour écrire. En vérité, il se débrouille très bien, il est simplement un peu paresseux.

Veillez m'excuser pour ces considérations. C'est un détour nécessaire pour que vous compreniez bien le sens de notre demande et l'importance qu'elle revêt à nos yeux. Suite au décès de notre mère, nous avons entrepris de mettre de l'ordre dans les papiers et les livres qu'elle a accumulés pendant des dizaines d'années. Dans une boîte sur lequel était griffonné « Besançon », nous avons découvert des documents, notamment des lettres datant des années pendant lesquelles nos parents vécurent dans cette ville. Mon frère y est né. Nous en sommes partis très jeunes et n'en avons pas de souvenirs ou si peu. Parmi ces documents, nous avons trouvé la copie carbone d'une lettre écrite par notre père. Elle nous a intrigués. L'originale vous était adressée. L'encre commence à s'effacer et nous avons dû repasser certains mots au stylo sur la photocopie que nous joignons à ce courrier.

Cette lettre que vous avez peut-être gardée, peut-être oubliée, a éveillé notre curiosité et suscité notre appréhension. Il est douloureux de se pencher sur son passé lorsque celui-ci est plein d'ombres et d'incertitudes. Notre mère ne parlait jamais de notre père et, lorsque nous lui posions des questions, elle répondait par de vagues considérations. Il est resté un inconnu pour nous.

J'ai gardé très peu de souvenirs de ces années passées à Besançon. J'y suis arrivée, je devais avoir deux ou trois ans. J'y ai vécu jusqu'à six. Mon frère, plus jeune que moi, n'en a conservé aucun. Personnellement, je me souviens d'un immeuble très long et très haut. Nous utilisions l'ascenseur pour monter à l'appartement qui se trouvait dans les derniers étages. Il y avait un miroir sur le fond de l'ascenseur. J'en ai gardé un bref souvenir : il me tient dans ses bras face au miroir, je nous y vois et détourne la tête en m'accrochant à lui.

Mais je ne voudrais pas accaparer votre temps en vous racontant mes souvenirs, nous avons besoin de quelques éclaircissements, fussent-ils approximatifs. La situation de notre père après la séparation de nos parents semble avoir été particulièrement difficile tant moralement que matériellement. Il est décédé peu de temps après notre départ. Avons-nous jamais mis les pieds dans le logement où il avait emménagé suite à la séparation ? Comment le savoir ? Nous étions loin de tout cela, loin de lui, comme si notre mère avait quitté Besançon pour le fuir et nous avec elle.

Il y a bien d'autres interrogations qui accaparent nos pensées et nous espérons que vous pourrez, vous ou d'autres qui l'ont connu à ce moment-là, nous fournir les informations qui dissiperont le trouble dans laquelle nous a plongés cette lettre.

Nous nous sommes permis d'appeler l'un de vos anciens employeurs pour trouver votre adresse. Veuillez nous en excuser.

Merci d'avance.
Sincèrement.

PJ :

De Jean-François à Henri,
Besançon, le 15 octobre 1975.

Cher Henri,

Je me sens extrêmement fatigué. Ma jambe me fait souffrir. Je me shoote, avec des saloperies codéinées. Le matin, j'effectue des exercices d'échauffement avant de me lever. Ça dure parfois près d'un quart d'heure. Quand on s'est vu en juin, je t'avais dit mon intention de déménager. C'est fait. Ça été une épreuve physique autant que morale. L'immeuble dans lequel nous avons vécu n'avait rien d'attachant, pourtant j'ai l'impression d'y avoir enterré mon âme (je ne vois pas d'autre mot).

J'ai loué un trois-pièces cuisine au centre-ville, juste à côté de la librairie « L'Étincelle », dans la rue Ronchoux où nous sommes si souvent passés pour aller nous balader à la Citadelle. Je suis au deuxième étage et il n'y a pas d'ascenseur. Au premier, vit une famille de marocains. Un peu bruyants, mais chaleureux. Au-dessus, dans les mansardes, ce sont des étudiants. Les filles sont sympas et ma douleur n'en est que plus vive

L'appartement me convient. J'ai assez peu de mobilier. Les pièces ne sont pas très grandes. J'essaie de faire le nécessaire pour y accueillir les enfants. Il devrait être prêt pour les vacances de la Toussaint ou, à défaut, pour celles de Noël. Tu imagines à quel point ils me manquent. Leur absence est une torture. Ils sont loin désormais. Je ne les verrai pas grandir. J'ai l'impression que, chaque jour, la vie s'éloigne un peu plus de moi.

Les livres sont restés dans leurs cartons. Je n'ai pas déballé les Bourbaki. Beaucoup de choses sont restées dans les cartons. La vaisselle s'accumule sur l'évier et, comme je n'ai pas de machine à laver, le linge sale aussi. Il y a un Lavomatic au coin de la rue. Mais c'est trop d'efforts. J'ai repris le travail pendant une semaine, ça n'allait pas. Je suis à nouveau en arrêt maladie, j'ai du temps. Je ne fais rien, absolument rien. Ah, si, j'écoute. Je ne sais pas ce que j'écoute, je passe des cassettes ou je mets la radio, les sons passent en moi et couvrent le remue-ménage qui tambourine dans ma tête. Je ne sais pas si je reprendrai le travail à la fac.

J'espère que tu auras l'occasion de passer prochainement à Besançon. Il me tarde de te revoir. J'aimerais parler mathématiques et montagne avec toi. Comme autrefois. Beaucoup trop de monde me manque.

Ecris-moi. Amitiés.

De Nicolas à Valérie,
Carte postale de Ferrol, Espagne, le 20 novembre 2003.

Est-ce que tu as reçu une réponse de Mr. Weil ?

Toujours aussi peu de temps pour t'écrire.

Je retourne à Madrid demain.

T'appellerai d'ici peu.

Nous irons à Paris pour Noël ou Nouvel An.

Quand te décideras-tu à acheter un ordinateur avec un navigateur web ? A mon retour, je pourrais t'initier à son utilisation.

Ça m'éviterait tous ces courriers fastidieux.

Bises.

De Nicolas à Valérie,
Madrid, le 2 décembre 2003.

Chère Sœur,

Toujours pas de réponse ? Je n'arrête pas de circuler d'un bout à l'autre de l'Espagne. Natalia est furieuse, on ne se voit qu'entre deux avions. Je négocie des tonnes d'aciers et de métaux spéciaux. C'est fou ce que les usines d'automobiles absorbent comme ferraille. Vivement l'avènement des bagnoles en plastique.

Affectueusement.
Ton petit frère.

De Valérie à Nicolas,
Paris, le 15 décembre 2003.

Nicolas,

Tu trouveras ci-jointe la réponse d'Henri Weil. J'ai ouvert l'enveloppe en tremblant, j'ai déplié la lettre et j'ai essayé de la lire. Mais l'émotion me brouillait la vue. Je suis incapable d'en dire plus. Je t'envoie la copie.

Est-ce que vous serez avec nous pour Noël ?
J'attends avec impatience tes commentaires.

Ta sœur aimée.

PJ :
Lettre d'Henri à Valérie, copie,
Strasbourg, le 10 décembre 2003.

Chère Madame ou, plus simplement, Chère Valérie ?

Votre lettre m'est parvenue comme ces messages lancés dans l'univers par des sondes interstellaires, improbable, troublante. Emouvante, certainement. Nous nous sommes sans doute rencontrés, il y a près de trente ans, durant ces six années pendant lesquelles j'ai fréquenté votre... non, *ton* père (la différence d'âge entre nous m'autorise le tutoiement ; de plus, je ne me sens pas de vouvoyer quelqu'un que j'ai connu si jeune à une époque dont on imagine assez peu aujourd'hui à quelle point elle fut belle, parfois tragique, souvent exaltante).

Je me souviens d'une fillette aux cheveux bouclés, plutôt timide, qui s'accrochait plus souvent à son père qu'à sa mère et qui se retranchait dans une prudente réserve quand survenait un inconnu. De ton frère, j'ai le souvenir d'un bébé dormant dans son berceau tandis que nous discutons de la théorie du big-bang en écoutant Miles Davis. De fait, j'ai assez peu de souvenirs te concernant. Avec ton père et quelques amis étudiants, nous nous retrouvions chez vous, le soir, à l'heure où les enfants sont déjà couchés. Ta mère participait assez rarement à nos discussions. Je ne me souviens ni de son visage, ni si elle était grande, petite, blonde ou brune. La première fois que je l'ai rencontrée, c'était à Planoise, le quartier où vous habitiez. A ce moment-là, je logeais dans un foyer de travailleurs immigrés. Un étage y était réservé aux étudiants.

Tout cela mériterait d'être développé, mais je ne veux pas t'ennuyer avec ça. De toute manière, il faudrait bien plus qu'une lettre pour raconter ces quelques années passées à Besançon tant elles furent complexes et riches en événements. Elles se sont sédimentées dans ma mémoire. Il m'a fallu creuser pour retrouver les fils conducteurs qui mènent à cette lettre de Jean-François. Je l'avais complètement oubliée, mais après en avoir lu la première ligne, son contenu m'est revenu comme si elle était arrivée hier. Evidemment, je me suis empressé de chercher l'original que j'ai fini par retrouver dans une chemise cartonnée enfouie dans une malle parmi des cours de mathématiques et de physique. Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé ces cours, ils ne m'ont jamais servis dans les différents emplois que j'ai occupés. Il y avait aussi des numéros de Charlie-Hebdo, d'Actuel et des Cahiers du Cinéma. Je les ai feuilletés avec tendresse (y compris deux exemplaires des Cahiers du Cinéma de la période la plus doctrinaire, la plus indigeste) comme s'il s'agissait de vieux albums-photos de famille. J'y ai même retrouvé une enveloppe contenant des coupures de presse sur le coup d'état du général Pinochet au Chili.

La chemise cartonnée contient une vingtaine de lettres, celles d'anciens camarades de classe, d'une liaison amoureuse à l'agonie et une dizaine de Jean-François. L'une d'elle a été envoyée après mon départ de Besançon. Je venais de trouver du travail à Strasbourg. Je n'ai pas retrouvé la copie de la réponse que je lui ai faite. Sans doute lui ai-je répondu que je lui rendrais visite dès que possible. C'était une période où je travaillais beaucoup, j'ai tardé à me rendre disponible. Un mois plus tard, j'ai reçu une nouvelle lettre assez brève et plutôt virulente où il s'en prenait à ma conception de l'amitié (copie jointe). Je l'ai lue au premier degré et n'en ai pas vu le sens véritable. J'étais fâché. Je m'apprêtais à lui répondre quand arriva le message d'une amie commune m'annonçant son décès. Je me rendis à Besançon toute affaire cessante. Le souvenir de cette erreur de jugement m'est douloureux. Ce fut une dure leçon sur la vanité des entreprises matérielles ou professionnelles en regard de la vie, de cette vie qu'on n'en finit pas de maltraiter.

Si tu le souhaites, je peux t'envoyer les autres lettres de Jean-François. N'hésite pas à me solliciter et à me questionner. Après des années de vie professionnelle trépidante, j'ai besoin de prendre du recul par rapport au boulot. J'ai passé plus de vingt-cinq ans à travailler dans le domaine de la formation professionnelle. J'éprouve une certaine fatigue, de la lassitude, comme on dit : une overdose, une sorte de burnout larvé. Ce n'est pas mieux du côté de ma compagne, cadre dans une grande entreprise publique, qui court après son passé et qui ne le retrouvera jamais plus. Tout cela a créé des tensions entre nous et nous a conduits plusieurs fois au bord de la rupture. Aujourd'hui nous sommes à la recherche d'une maison ancienne, assez grande, que nous aménagerions pour y ouvrir des chambres d'hôtes, de préférence dans le vignoble alsacien. Nous sommes également en relation avec les services départementaux, car nous pourrions y accueillir des enfants suivis par l'aide sociale à l'enfance pour de courts séjours. Ce serait notre contribution à l'éducation de la jeunesse, car nous n'avons pas d'enfant. Tout cela est un peu confus. Nous y réfléchissons et nous espérons concrétiser notre projet d'ici un ou deux ans.

Bien à toi.
Henri.

P.J. : copie de la lettre de Jean-François à Henri,
Besançon, le 20 novembre 1975.

Mon état de santé s'aggrave. J'avale des quantités de cachets pour calmer la douleur et dormir. Je fume cigarette sur cigarette, du shit. Tout cela m'étourdit mais n'apaise pas mes souffrances. Au réveil, je suis comme une limace qui se trainerait sur des lames de rasoir.

Je t'ai attendu. Malgré tes promesses, tu n'es pas venu. Ce n'est pas ça l'amitié. Je crains que nous n'en ayons plus la même conception. Avec mes croyances simplettes, je suis un grand naïf. De fausses affinités ont poussé sur ce terreau. J'ai placé l'amitié très haut et ma déception n'en est que plus grande. Je crains que tes idées valent désormais moins que tes obligations professionnelles, les minables nécessités de survie matérielle. Je ne ferai jamais carrière. Je mesure tout ce qui nous sépare et pourtant Strasbourg n'est pas si loin.

Alors ?

De Valérie à Nicolas,
Paris, le 4 janvier 2004.

Mon petit Nicolas,

Nous avons regretté ton absence et celle de Natalia pour les fêtes de fin d'année. J'espère que vous n'avez pas passé le nouvel an en tête à tête, j'allais écrire : en chiens de faïence, tandis que partout on fêtait l'arrivée de la nouvelle année. Parfois avec excès. Je me suis un peu disputé avec Robin. Il avait trop bu et devenait chiant, multipliant les plaisanteries douteuses, celles qui me mettent en rogne. Les amis que nous avons invités en étaient gênés. Depuis, il a dessaoulé. Il insiste pour que je vous invite aux prochaines vacances, en février. De toute manière, en ce qui me concerne, vous pouvez venir quand vous voulez et sans prévenir.

J'attends toujours ta réaction écrite à la lettre d'Henri, ne serait-ce que quelques lignes, quelques remarques au fil de la lecture. Je compte bien lui demander de nous faire parvenir la copie des lettres qu'il a encore en sa possession. Mais pas seulement. Passée l'émotion, une foule de questions m'ont assailli. Elles perturbent mon sommeil, me rendent songeuse, silencieuse. Quand Robin me chahute pour me « revitaliser » comme il dit, je m'énerve et l'envoie promener. Il le vit mal, surtout au lit. Hier, comme il se plaignait de mon manque de « réactivité », je lui ai dit qu'il pouvait aller dormir sur le canapé au salon. Ce à quoi, il m'a répondu sur un ton faussement ironique qu'il préférerait retourner chez sa mère. Tu imagines ce qu'il s'est pris dans les dents. Ont suivi bouderies, larmes, réconciliations, promesses, finalement une étreinte aussi soudaine que jouissive, un peu brutale, comme s'il fallait avoir frôlé la catastrophe, senti le vent du boulet de la rupture siffler à nos oreilles pour rétablir le désir, évacuer dans le plaisir tout le mal qu'on s'est fait.

Evidemment, je suis responsable de ce qui se passe. Il y contribue aussi par son attitude, une sorte de réprobation faussement désinvolte qui consiste à considérer mes réactions comme inopportunes, anormalement grossières par ce passé lointain auquel, de toute manière, personne ne changera rien. Je le soupçonne d'être jaloux du fantôme après lequel nous courons. Mais c'est bien en lui donnant un visage, une histoire, une épaisseur que nous parviendrons à nous en débarrasser.

La lettre de Jean-François dans laquelle il se plaint de l'inertie d'Henri à son encontre m'a tout particulièrement bouleversée. Son état de santé semble s'être rapidement dégradé depuis la lettre précédente. Les médicaments qu'il prenait n'auguraient rien de bon. En tout cas, Henri n'a pas eu le temps de lui répondre. A-t-il caché son véritable état de santé ne faisant que de brèves allusions à sa jambe, sa fatigue, ses insomnies ? A-t-il été victime d'une phlébite compliquée par une embolie pulmonaire comme le laissaient entendre les vagues explications de maman ? J'espère qu'Henri pourra nous indiquer le nom de cette amie qui l'a prévenu de son décès. J'aimerais également qu'il nous raconte comment s'est passé son enterrement, qui était présent, que sont devenus les quelques affaires qu'il avait apportées

dans l'appartement, et beaucoup d'autres choses qui nous permettraient de comprendre qui était ce père que nous n'avons pas connu.

A propos, je suis toujours aussi réfractaire à l'informatique. On nous en annonce mille promesses qui ne seront pas tenues. Cet engouement pour les ordinateurs ressemble de plus en plus à une nouvelle religion à laquelle tout le monde est invité à se soumettre. Les thuriféraires de l'ordre nouveau sont partout. Avec vingt ans de retard, c'est 1984 qu'ils nous préparent. Robin en est un, il va installer un « modem » sur l'ordinateur. Je ne sais pas ce que c'est, mais il prétend que cela va faciliter la communication avec toi, on pourra même discuter par vidéo-transmission ! Quelle horreur ! Il y a aussi les nouveaux pédagogues qui nous annoncent une révolution sans précédent. Je les attends de pied ferme. Ils nous préparent la barbarie cybernétique ! Heureusement, nous en sommes loin. Robin prétend que mes préventions viennent de ce que je ne sais pas utiliser le clavier, que le matériel va rapidement s'améliorer et que, dans peu de temps on dictera directement les textes à la machine qui les restituera sous forme imprimée. Quand j'aurai appris à utiliser l'ordinateur, je ne pourrai plus m'en passer, affirme-t-il. On verra. Les nouveaux convertis sont plus insupportables que les fidèles de longue date. Qu'il se méfie !

Je vois que tu es terriblement occupé et j'espère ne pas trop te saouler avec des lettres qui concernent une vieille histoire, notre histoire. Est-ce que tu as encore le temps d'aller au cinéma ? A propos, deux caisses de vidéocassettes traînent au grenier, qu'est-ce que tu comptes en faire ?

Embrasse Natalia de ma part. J'aimerais qu'elle m'envoie les photos de ses dernières peintures.

Ecrit à la main, avec un stylo plume, par ta sœur bienveillante.

De Nicolas à Valérie.
Madrid, le 10 janvier 2004.

Ma sœur bien-aimée,

Rassure-toi nous avons passé le réveillon avec un couple d'amis et leurs enfants. Des expatriés comme nous. Il travaille dans une banque. Elle est infirmière à mi-temps (inutile de me rappeler qu'une fois encore la femme se sacrifie pour ses enfants). Soirée charmante plus ou moins perturbée par les enfants. Le père est une mère poule, la mère essaie de leur apprendre le savoir-vivre. Je trouve que c'est de plus en plus fréquent dans les familles modernes. A part ça, il y a beaucoup d'amour entre eux. Nous avons dû faire pâle figure avec nos chicaneries d'époux irritables. Ça rassure de voir des gens qui s'aiment vraiment (il n'y a pas d'ironie de ma part dans cette remarque).

Pour ce qui est de notre affaire, je suis de l'avis de Robin : pas d'emballement, ne pas se laisser emporter par l'émotion. Il n'y aura pas de miracle. Quelques soient les témoignages que nous recueilleront, le passé nous échappera toujours. Je partage tes interrogations sur l'état de santé de Jean-François, sur la maladie qui l'a emporté. Mais je ne vois pas en quoi le reste (les détails de l'enterrement, ses amis, ses convictions ou même ses goûts et ses passions) comblera le vide qu'il y a en nous.

Je ne vais plus que rarement au cinéma. A vrai dire, je ne sais pas à quand remonte la dernière fois. Heureusement, il y a le magnétoscope. C'est Natalia qui assure la programmation. Je n'ai pas à me plaindre. Elle a l'esprit fin et des goûts proches des miens. Au fond, ce qui me manque aujourd'hui c'est « l'envie de ». Je vis dans une bulle et ne profite

ni de Madrid en particulier ni de l'Espagne en général. Cependant, elle arrive parfois à m'entraîner à des expositions. Il y a d'excellents musées à Madrid. J'y apprécie surtout la quiétude des salles désertes. C'est dire ! Elle profite des bienfaits de la ville. C'est ici qu'elle parviendra à faire reconnaître ses talents, certainement pas en élevant des moutons dans une lointaine sierra. Elle a démarché une dizaine de galeries dans le but d'y exposer ses travaux (elle ne peint plus, elle préfère travailler d'autres matériaux, le bois, le carton, le métal, des plumes, avec lesquels elle réalise des volumes sur toiles). Jusqu'à présent, ses démarches sont restées sans succès. Elle a cherché du travail et a obtenu un petit boulot de traductrice pour la télé espagnole. On n'a vraiment pas besoin de ça pour vivre, mon salaire suffit amplement. Mais elle tient à son indépendance. « On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve », dit-elle. Du coup, elle s'est mise en tête d'écrire un scénario pour la télé. Elle refuse de m'en parler. Sans doute par pudeur. On verra.

Je m'arrête là, car j'ai été bien trop long. Promis juré, ma chère sœur, je ne dérogerai plus à ma réputation.

D'Henri à Valérie.

Strasbourg, le 20 février 2004.

Chère Valérie,

Je te prie de m'excuser pour cette réponse tardive à ta lettre du 15 janvier. Je l'ai découverte au retour d'un séjour professionnel à l'extrême nord du Danemark, dans la ville d'Aalborg où j'ai été fortement impressionné tant par les dispositifs d'insertion et d'accompagnement des demandeurs d'emploi que par le dynamisme des structures d'enseignement en regard desquelles notre Education Nationale ressemble à un dinosaure de l'époque glaciaire. Il y aurait beaucoup à apprendre de nos amis du nord de l'Europe. Un stage d'un trimestre au minimum, dans des écoles, collèges ou lycées de ces pays, devrait être inscrit dans le cursus de formation des enseignants français. On peut toujours rêver. Nous (notre génération) avons voulu refaire le monde. On aurait peut-être dû se contenter de le « faire ».

Venons-en à ton courrier.

La famille de Jean-François a rapatrié sa dépouille sur Paris où il a été incinéré. Je m'étonne que personne ne vous en ait parlé. Une petite cérémonie organisée par ses collègues, enseignants et chercheurs, eut lieu à la fac de sciences. Etaient présents son frère Jean-Paul, ses amis proches, des étudiants qui avaient suivi ses cours, quelques militants politiques et syndicaux, des membres d'associations et de divers comités. Une cérémonie triste pendant laquelle j'ai eu le sentiment qu'une époque s'achevait, que c'en était terminé de notre jeunesse et de nos espoirs en un monde sinon meilleur du moins plus juste. Depuis, j'ai eu d'autres rêves, mais ils n'avaient plus le même goût.

Ensuite, nous nous sommes retrouvés à quelques-uns dans son appartement. C'est la seule fois où j'ai eu l'occasion de discuter avec votre oncle. Si tu peux le joindre, fais-le. Il a peut-être gardé les lettres que Jean-François lui adressait. Peu de temps avant sa mort, celui-ci a dit à Claude (l'amie qui m'a prévenu de son décès) que « s'il lui arrivait quelque chose », il voulait que ses livres soient transmis à ses enfants, ses meubles - le peu qu'il possédait - donnés au Secours populaire et son matériel de montagne à son ami Henri (une paire de crampons, vingt mètres de corde, deux baudriers, un piolet et un casque qui traînaient dans un carton d'où ils n'étaient pas ressortis depuis deux ou trois ans). C'était une sorte de contrat passé entre nous selon lequel, en cas d'accident, celui qui survivrait à l'autre récupérerait son matériel. Nous avons pris cet engagement alors qu'il se trouvait sur son lit d'hôpital suite à la

chute qui avait failli le priver de l'usage de sa jambe droite. Il possédait également une Renault 16 de couleur blanche. Elle était mal en point ; elle a dû finir à la casse.

Nous nous sommes rencontrés en terminale, au lycée, à Strasbourg. Originaire d'un petit village des Vosges alsaciennes, j'y étais interne depuis la seconde. Il venait de Nancy, ça s'était mal passé en première. Son père voulait qu'il poursuive ses études en internat à Paris. Il a refusé par esprit de contradiction et c'est ainsi qu'il s'est retrouvé à Strasbourg. Nous avons vécu Mai 68 ensemble et passé l'été à la montagne. La montagne était pour nous le moyen d'échapper à la pression scolaire. Nous en avons chacun une petite expérience. Lui avec son frère et son père, moi dans le cadre de séjours en colonie. Le week-end, nous allions marcher dans les Vosges et, pendant les congés d'hiver et de printemps, nous sommes allés skier en Haute-Savoie. A l'issue de maths sup, au début du mois de juillet, nous nous sommes retrouvés à Sixt pour gravir le Mont-Ruan, un sommet sans grandes difficultés auquel on accède après avoir traversé le glacier du même nom (celui où disparut Jacques Balmat, le guide qui a réussi la première ascension du Mont-Blanc), remonté un couloir très raide qui mène à une arête exposée par laquelle on parvient au sommet. Le temps était magnifique, la vue sur la chaîne du Mont-Blanc pas moins. Nous avons pris notre temps. Nous sommes redescendus en début d'après-midi après avoir vidé une bouteille de Gevray-Chambertin exfiltrée de la cave paternelle. Nous étions euphoriques. Dans la descente du couloir, nous avons négligé de nous encorder et de nous assurer. Il allait vite, les crampons s'enfonçaient dans la neige molle. Et soudain, je l'ai vu disparaître. Il a glissé sur plus de deux cents mètres. Il s'est arrêté sur le glacier à proximité d'une zone crevassée. Dans la chute, il a heurté des rochers. Il s'en est tiré avec un genou en miettes, des côtes cassées, une fracture de la malléole et des coupures superficielles. Il était conscient. Il m'a demandé ses lunettes qu'il avait perdues pendant la chute.

A l'automne, j'ai repris les cours en mathématiques spéciales. Ce fut une année difficile et mouvementée. Elle s'acheva par un échec. Je remplilai pour une année supplémentaire. Après plusieurs mois de soins, il s'inscrivit en fac à Grenoble. Il y rencontra votre mère. Pourquoi Grenoble ? C'était un plan concerté. J'espérais une bonne place au concours pour intégrer l'Ecole nationale supérieure d'électronique. Grenoble avait la réputation d'être une ville dynamique et innovante. En plus, elle est située au pied des Alpes. Nous avions prévu de nous y retrouver. Malheureusement, le destin en décida autrement. Je dus me contenter de Besançon, établissement beaucoup moins coté dans la hiérarchie des écoles d'ingénieurs.

Le passage en classe préparatoire n'a pas été une sinécure pour Jean-François. Mai 68 a tendu à l'extrême la relation avec son père déjà bien dégradée au moment de l'adolescence. Celui-ci avait une personnalité autoritaire qui s'accommodait mal du caractère ébouriffé et malicieux du fils. Cette année en taupe a été un supplice pour lui. Il souffrait de maux de tête. La nourriture trop grasse, souvent indigeste, lui déplaisait. Il n'était pas habitué à la promiscuité, l'internat lui pesait plus que tout. Il n'était pas le seul. Durant ces années, l'état de mes dents s'est dégradé, une poussée d'acné qui ressemblait à une petite vérole m'a partiellement grêlé le visage et une mycose à s'en arracher les testicules (excuse pour l'image) m'a mortifié pendant des mois. Nous avons détesté le bizutage, nous nous sommes rebellés. Au bout de trois semaines, il voulait arrêter.

Dans la foulée des événements de mai, l'agitation estudiantine persistait. Il passait plus de temps à la fac qu'au lycée. En fait, il était assez désemparé. Financièrement, il dépendait de son père, contrairement à moi qui était boursier. Il voulait être autonome, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Dans les difficultés qui surgissaient de toutes parts, les mathématiques émergeaient comme un roc auquel il pouvait s'accrocher et tenir face à la tempête. En taupe, l'enseignement des maths était purement magistral, l'expérimentation y était réduite à zéro. Il s'agissait d'accumuler des connaissances, pas de faire preuve

d'imagination. Il avait une vision totalement différente des mathématiques. Elles étaient l'objet de nombreuses discussions entre nous. On s'opposait sur l'introduction des maths modernes en primaire et au collège. J'étais contre un formalisme qui transformait les mathématiques en nouvelle machine à sélectionner. J'en attendais des outils permettant de résoudre les problèmes techniques qui se posent aux ingénieurs. Pour Jean-François, c'était un exercice intellectuel de haute volée, l'accès à un langage universel ouvrant de vastes espaces de liberté. J'étais du côté des constructeurs de ponts suspendus et lui des funambules de l'axiomatique. C'était deux points de vue inconciliables. Inévitablement, nos chemins allaient diverger, le mien vers les sciences de l'ingénieur, le sien vers l'enseignement.

Cependant, malgré des orientations différentes, nous nous sommes retrouvés à Besançon. Je venais d'y achever une première année en école d'ingénieur quand il arriva à la fac de sciences comme assistant en maths. De son côté, votre mère avait obtenu un poste de prof de sciences physiques dans un des lycées de la ville.

L'appartement qu'il loua après la séparation me laissa une mauvaise impression, une sensation de dénuement et d'inachevé. Dans la chambre à coucher, il y avait un lit et une chaise pour tout mobilier ainsi qu'un sac et une valise ouverte d'où débordaient ses vêtements. Dans un coin, des cartons étaient entassés. Au salon, un fauteuil usé, pas de télé, un pouf, deux affiches punaisées aux murs dont les teintes défraîchies en ajoutaient à la tristesse du moment. L'une annonçait la venue du Bread and Puppet. Elle représentait une énorme marionnette à tiges soutenues par des nains qui semblaient danser autour d'elle (par un tour de passe-passe dont il a emporté le secret, Jean-François avait réussi à inviter la troupe pour une intervention dans le quartier ; j'ai regretté longtemps de ne pas avoir pu assister à cette représentation). L'autre affiche appelait à la marche sur Besançon, le 29 septembre 1973, en soutien aux salariés de Lip en grève ; elle ne comportait que du texte. Il y avait également un poster dans les toilettes. La reproduction d'une photo de montagne en noir et blanc, celle d'un lac paisible au pied de pentes douces plus ou moins boisées avec, en arrière-plan, une crête rocheuse s'élevant jusqu'à un sommet enneigé. L'unique table se trouvait à la cuisine ainsi que deux chaises, un buffet, une gazinière d'un modèle ancien et un réfrigérateur neuf. Sur le buffet, une paire de lunettes. Les siennes, aux fines montures d'intellectuel, qu'il retirait parfois en disant qu'il ne voulait plus voir la laideur du monde. Restait une pièce à moitié détapissée, celle où il comptait vous accueillir.

Peu après son déménagement, nous nous y sommes retrouvés ensemble, Claude, votre père et moi. Claude avait préparé du café et apporté des biscuits (le frigo était quasiment vide, il restait un paquet de pâtes et une boîte de haricots dans le buffet). Deux mots au sujet de Claude. Elle était étudiante en médecine quand je l'ai connue. Elle terminait son externat. Elle habitait à Planoise dans un appartement au-dessus de celui que je louais avec trois autres camarades. C'était dans un petit immeuble réservé aux étudiants. Les relations se nouaient aisément entre les uns et les autres lors de soirées interminables. Nous nous sommes très vite trouvé des affinités culturelles et politiques qui ont nourri une aventure amoureuse assez brève. Six mois au plus. J'étais un scientifique, rigoureux, pragmatique, trop classique. Claude a trouvé plus baroque. Un étudiant en lettre, un poète à l'origine d'une revue lycéenne matinée d'anarchisme et de rêves hippies. Ils étaient trois rédacteurs qui avaient passé ensemble les années lycée. Ils s'étaient inspirés du « Grand jeu » de René Daumal et Roger Gilbert Lecomte, deux écrivains presque tombés dans l'oubli aujourd'hui. L'un des rédacteurs s'est expatrié en Afrique après avoir obtenu une maîtrise de lettres modernes, il est revenu en France pour y mourir du Sida. Son aventure est incroyablement rimbaldienne. Le deuxième est devenu professeur de philosophie, discipline dans laquelle il a fini par s'enfermer comme un chartreux dans sa cellule. Quant à l'amoureux de Claude, il est décédé d'une overdose. Je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un empoisonnement dû à un produit douteux ou à un mélange

de médicaments et de drogue. Son décès l'affecta d'autant plus qu'elle l'avait menacé de rompre s'il ne se soumettait pas à une cure de désintoxication.

Je pense que cet amour malheureux et le désarroi de Jean-François les ont rapprochés. Jusqu'à quel point ? Je ne sais pas, n'étant plus à Besançon à ce moment-là. Il faudra le lui demander. C'est une femme d'une générosité incroyable. Elle a ouvert un cabinet médical avec deux de ses collègues dans l'un des quartiers les plus pauvres du Pays de Montbéliard. Elle y est restée une vingtaine d'années. Récemment, elle est retournée à Besançon. Tu trouveras son adresse dans l'annuaire.

Lors de cette rencontre dans l'appartement de Jean-François, j'ai assez peu discuté avec Claude. Beaucoup avec Jean-Paul. On a parlé de la montagne, de l'importance qu'elle revêtait pour son frère et combien il lui était difficile d'y retourner après son accident. Enfin et surtout, de sa relation à son père. C'est là que j'ai appris les quelques détails mentionnés plus haut. Contrairement à Jean-François, Jean-Paul s'était assez vite émancipé de la pression paternelle en intégrant un internat dans un lycée parisien. Par la suite, il a fait des études de biologie, a effectué des recherches aux Etats-Unis, y est devenu enseignant. Mais tout cela, tu le connais peut-être mieux que moi. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Tu m'interroges sur les lectures de ton père. Il possédait la collection quasi complète des fascicules de Bourbaki sur lesquels il s'appuyait pour construire ses cours. J'ai cru longtemps que Bourbaki était un mathématicien en chair et en os. Lorsque nous nous sommes retrouvés à Besançon, il m'expliqua que c'était un personnage imaginaire créé par un groupe de mathématiciens. Leur projet était ambitieux. Il s'agissait rien moins que de rassembler l'ensemble des mathématiques de manière rationnelle et claire. S'ensuivirent de nombreuses discussions au cours desquelles j'appris énormément de choses sur l'histoire des mathématiques. Mon ignorance était à la mesure des heures passées sur les bancs d'école à subir un enseignement poussif et sans imagination. Il possédait également de nombreux ouvrages de physique, de philosophie (des auteurs structuralistes ou marxistes absolument illisibles), assez peu de littérature (peut-être des romans russes, Dostoïevski, Soljenitsyne, Tolstoï,...), ah oui, j'oubliais : les œuvres de Freud, objet de nombreuses disputes entre nous. J'étais et je suis resté très sceptique concernant la psychanalyse. Il y voyait un moyen d'émancipation au moins aussi important que le marxisme. Lorsqu'on s'est quitté pour la dernière fois, il envisageait de suivre une psychothérapie. Je ne crois pas qu'il ait eu le temps de l'entreprendre. Que sont devenus tous ces ouvrages ? Vous ont-ils été rendus ? Ils traînent peut-être dans un grenier. J'en profite pour ajouter qu'il adorait le cinéma. C'est lui qui m'a emmené au ciné-club du quartier. Les films étaient projetés dans un bâtiment qui se trouvait au centre de trois tours, l'ensemble portait le nom improbable de Tripode.

C'était un cinéma militant qui attirait au mieux une cinquantaine de spectateurs, le plus souvent une quinzaine d'irréductibles prêts à supporter les films les plus engagés, les plus métaphoriques (épiques ?) ou les plus métaphysiques (Paradjanov par exemple). Le *peuple* boudait les séances, préférant la télévision. Il est vrai que l'installation (un projecteur juché sur une tablette dont le ronronnement couvrait partiellement le son grésillant d'un haut-parleur placé sous l'écran), des chaises instables et inconfortables, des coupures assez fréquentes, avaient de quoi décourager le prolétaire qui a passé sa journée sur un chantier, au froid et sous la pluie. Mais il fallait entretenir la flamme cinéphile. Cela valait bien quelques sacrifices. J'y ai découvert « Citizen Kane », « La Règle du Jeu » ou « Rome, ville ouverte ».

La première projection à laquelle j'assistai, fut celle de « Théorème » de Pasolini en présence d'une vingtaine de spectateurs. Un barbu prend la parole. On s'assied. Explications : le metteur en scène, situation du film dans l'œuvre de Pasolini, résumé, scénographie, extraits de quelques critiques. Le type a sérieusement préparé son intervention et cela dure. Personne ne bronche. Si, intervention dans la salle pour réfuter une date. On s'agite sur les chaises. Le barbu s'arrête enfin de parler, la projection commence. Sur le bas de l'écran apparaissent les

crânes des spectateurs. L'image remonte lentement jusqu'à ce que les ombres disparaissent. Le sous-titrage est parfois illisible. Il arrive que des traînées bleues ou vertes coupent verticalement l'image. Le son est saturé de grésillements. Peu importe, l'œuvre est unique, rare, sacrée. Les initiés sont heureux, les autres font mine de suivre. L'image saute une fois, deux fois et, à la troisième, la pellicule casse. Soupçons de désespoir dans la salle. Pas d'affolement, on va réparer, profitons-en pour nous détendre en nous massant les yeux (pratique récemment importée de Chine pour lutter contre la myopie). L'opérateur, en l'occurrence Jean-François, s'active à la lumière d'une lampe de poche que tient le barbu. Dans la pénombre, d'énigmatiques silhouettes patientent. On discute, se souvient d'une pellicule qui avait pris feu et projeté l'une des images les plus fantastiques qu'on ait jamais vue sur un écran. Un spectateur s'agite sur sa chaise, tombe à la renverse. On rit.

A l'issue de la projection, la salle se vide. Reste une poignée d'irréductibles qui vont participer à l'inévitable débat post projection. Du côté des « politiques », le film a profondément déplu. On dénonce le cinéma bourgeois, le formalisme abscond, la dérive intellectuelle. On menace de déchirer sa carte d'adhérent. La promesse de programmer un film prolétarien les apaise. Du côté des esthètes, on ironise. Qu'est-ce qu'un film prolétarien ? « Le Détachement féminin rouge » ? Gloussements dans la salle. Le barbu intervient sèchement, on ne va pas se lancer dans un débat stérile ! Protestations, rappel à la démocratie, etc. Pendant ce temps, Jean-François rembobine patiemment le film à la manivelle, démonte l'écran et range le projecteur. Quand il a terminé, il emporte le matériel dans sa voiture. Et nous repartons, tandis qu'une poignée de cinéphiles impénitents discutent encore sur le pas de la porte.

Je crains d'avoir été brouillon et trop long. Pourtant, c'est peu par rapport à ce que je pourrais te raconter. Ces années-là sont un labyrinthe, on s'y égare au risque de repasser deux fois au même endroit. Ne m'en veux pas si tu as l'impression que je me répète ou si cela te semble trop décousu.

Je joins les copies des lettres de Jean-François. Quand ça me paraissait nécessaire, j'ai ajouté des commentaires. Tu mentionnes d'autres documents dans le carton où tu as trouvé cette lettre de Jean-François, peux-tu m'indiquer de quoi il s'agit ?

J'espère que nous aurons l'occasion de nous rencontrer, car c'est étrange de livrer ainsi une part de soi à une correspondante sans visage.

J'en termine là. Il y a des siècles que je n'ai écrit une lettre aussi longue.

A bientôt, chère et lointaine inconnue.